



**HAL**  
open science

# Émancipation féminine et religion. Le cas des nonnes bouddhistes tibétaines

Nicola Schneider

► **To cite this version:**

Nicola Schneider. Émancipation féminine et religion. Le cas des nonnes bouddhistes tibétaines. 2021. hal-03210321

**HAL Id: hal-03210321**

**<https://hal.science/hal-03210321v1>**

Preprint submitted on 27 Apr 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Une nouvelle génération de nonnes bouddhistes, 9 mars 2017 séminaire GSRL

Nicola Schneider (postdoctorante CRCAO) : Émancipation féminine et religion. Le cas des nonnes bouddhistes tibétaines

Les nonnes bouddhistes tibétaines sont confrontées à un grand nombre de discriminations : elles n'ont pas accès à la hiérarchie cléricale, ne jouissent pas des mêmes faveurs économiques que les moines et, jusqu'à très récemment, elles n'avaient droit qu'à une éducation sommaire. Par conséquent, elles n'occupent qu'une place subordonnée dans le monachisme tibétain jusqu'à ce jour. Cependant, ces trente dernières années d'importants projets ont été lancés pour permettre aux nonnes d'être sur un pied d'égalité avec les moines, notamment en matière d'éducation.

Dans ma présentation, je propose de revenir sur ce long chemin que les nonnes tibétaines ont parcouru avant de pouvoir passer le plus haut diplôme de « docteur en philosophie bouddhique » — ou *geshema* — l'an dernier, en 2016. Je m'intéresserai ensuite à leurs profils sociologiques, puisque nombre d'entre elles sont originaires des différents pays et régions de l'Himalaya qui composent l'aire culturelle tibétaine. Il s'agira ainsi de donner un premier aperçu de l'impact que cette ouverture à l'éducation supérieure bouddhique pour les femmes pourrait avoir pour l'avenir du bouddhisme tibétain et aussi, en filigrane, pour la position des femmes dans la religion plus généralement.

### Introduction : contexte historique

Je vais commencer par vous exposer 1. le contexte historique, puis 2. les enseignements bouddhiques que suivent les nonnes ; enfin 3. le long parcours des nonnes vers l'émancipation.

-Dans le **passé**, et dans une certaine mesure toujours, les nonnes bouddhistes du Tibet étaient confrontées à un grand nombre de discriminations : elles n'avaient pas accès à la hiérarchie cléricale, ne jouissaient pas des mêmes faveurs économiques que les moines et elles n'avaient droit qu'à une éducation sommaire. Enfin, le statut religieux des nonnes n'est pas le même que celui des moines, puisqu'elles ne peuvent pas suivre tous les rites d'ordination (ou consécration), le rite principal leur étant fermé, puisqu'il n'a jamais été introduit au Tibet ; elles sont donc seulement semi-ordonnées, ce qui, dans la pratique, leur ferme un certain nombre d'accès à des postes comme celui d'abbé, de maître d'ordination, etc.... sans oublier le fait que faute d'éducation, elles ne pouvaient pas devenir enseignantes (même pour leurs propres consœurs). Elles sont donc (littéralement) reléguées au second rang (**diapo**) : ce qui se présente p.ex., comme sur cette photo, dans la répartition des places lors des grands rituels quand les nonnes doivent s'asseoir à l'extérieur du temple, tout comme les moineillons et les laïcs.

-Du point de vue des **chiffres**, les nonnes et leurs institutions étaient, et le sont toujours, au nombre largement inférieur : env. un demi million de moines et 5400 monastères ; et 27 000 nonnes et 718 couvents dans le passé ; sans oublier le fait que nombreuses étaient les nonnes qui restaient vivre avec leur famille. En terme de proportion de la population tibétaine, cela représentait entre 10 et 15% de la population masculine selon les différentes estimations et environ 2% de la population féminine (mon estimation). Des chiffres actuels n'existent pas, sauf peut-être celui avancé par le gouvernement chinois au début des années 2000 qui parle de 100 000 religieux au total, chiffre qui est probable selon les spécialistes (Kapstein, moi). On peut par contre avancer que le nombre de moines a chuté, en raison des mesures prises par le gouvernement (pas en dessous de 18 ans, pas plus qu'un certain nombre autorisés, etc.), mais aussi parce que nombreux sont ceux qui défroquent aujourd'hui ; un fait beaucoup plus rare pour les femmes.

-Quelques **dates clé de l'histoire tibétaine**, sans lesquelles le monachisme et ses développements sont difficiles à comprendre : 1950 invasion du Tibet par la Chine ; 1959 fuite du Dalai-lama et d'env. 80 000 Tibétains en exil ; au Tibet : destruction des monastères et répression religieuse sévères qui se poursuivent pendant 20 ans jusqu'à la fin de la Révolution culturelle (qui prend fin un peu plus tardivement au Tibet, vers 1979). Pendant ce

temps, reconstruction du paysage monastique en exil : dès les années 1960 pour les moines ; plus tard pour les nonnes (années 1970), car bcp moins nombreuses (env. 100 nonnes seulement au départ) et peu de soutien économique.

-au **Tibet, le renouveau** religieux est à attribuer à la politique de libéralisation introduite par Deng Xiaoping et débute vers 1983 avec reconstruction de quelques monastères par d'anciens moines et nonnes ayant survécu les années de la répression religieuse ; ils sont accompagnés d'une nouvelle génération enthousiaste et jouissent d'un large soutien populaire. Mais le renouveau religieux ne se fait pas sans obstacles et à la fin des années 1980, des moines et nonnes commencent à manifester pour exprimer leur insatisfactions et pour réclamer le retour du DL ; ces manifestations sont réprimées durement et les participants arrêtés, torturés, condamnés à des peines de prison longues.

-Les manifestations provoquent aussi une nouvelle vague de réfugiés parmi lesquels de nombreux moines et nonnes (env. 2000 Tibétains par an rejoignent l'exil entre le début des années 1990 et 2008, date d'un autre soulèvement tibétain, national cette fois-ci, et la quasi-fermeture des frontières).

-Alors qu'il n'y a pas de soucis pour accueillir les moines **en exil**, pour les nonnes c'est beaucoup plus compliqué, car seulement trois couvents existent à la fin des années 1980 et ils sont tous en sur-occupation constante. Aussi, les enseignements qui y sont conférés sont très basiques, car peu d'enseignants moines ont envie de se déplacer en raison de leur célibat, mais aussi parce que enseigner aux nonnes est mal vu dans leurs propres communautés.

-C'est aussi la raison pour laquelle est fondée l'association des nonnes tibétaines (Tibetan Nun's Project) en 1987 par Rinchen Khandro Chögyal (belle-sœur du DL, deviendra plus tard ministre de la santé, puis de l'éducation) – elle est encore auj. la présidente -, une nonne, Lobsang Dechen, et une bouddhologue américaine, Elisabeth Napper. Le but principal de cette association, qui a son siège à Dharamsala et un deuxième à Seattle aux E-U, est de fournir une éducation aux nonnes : à savoir qu'un grand nombre des nonnes en exil à l'époque étaient illettrées ou à peine alphabétisées ; peu d'enseignants moines sont disponibles ; et les instituts pour moines n'acceptent pas volontairement des nonnes.

-Peu de temps après la fondation de cette association, en 1991, une centaine de nouvelles nonnes rejoignent l'exil et l'association est confrontée avec le problème de leur logement et autres besoins de base (alimentation, vêtements, santé). Alors que ces nonnes sont logées provisoirement dans une maison louée, l'assos décide de procéder avec la fondation de deux nouveaux couvents dans la région de Dharamsala, en Himachal Pradesh (**diapo**) : 1) un couvent appelé Shugseb, qui existe sous ce nom au Tibet et dont les nonnes étaient nombreuses à venir en exil ; 2) un couvent et institut d'études bouddhiques supérieures pour femmes : Dolma Ling, le premier de son genre. C'est sur celui-ci que j'ai travaillé pour ma thèse et aussi celui-ci sur lequel nous allons nous concentrer pour l'instant (**diapo**).

-Dolma Ling : ouvre ses portes en 1993 mais les nonnes ne peuvent pas encore y loger ; elles participent cependant aux travaux et commencent leur éducation ; surtout deux groupes de nonnes : 1) nonnes du Tibet de l'est (Kham-Lithang) venues en pèlerinage initialement ; 2) nonnes de Lhasa qui ont fui la répression religieuse, voire des ex-prisonnières ; quelques nonnes de l'Himalaya indien y résident également, notamment du Spiti et du Ladakh, régions où il n'existe aucun couvent de femmes à l'époque.

-Ensuite, le nombre augmente rapidement : dans les années 1990 : une centaine de nonnes ; à partir des années 2000 : 200 nonnes, chiffre qui est resté à peu près stable, avec une proportion d'env. 75% de nonnes du Tibet et 25% d'Inde et du Népal, puis quelques étrangères (à savoir que les frontières se sont fermées en 2008 laissant donc passer moins de réfugiés et que nb de nonnes d'Inde et du Népal ont construit et ouvert leurs propres institutions d'études bouddhiques supérieures entre-temps). Recrutement d'une vingtaine de

nonnes par an ; d'autres partent (travailler, rejoindre leur couvent d'origine, étudier ailleurs, faire de la méditation).

### Enseignements bouddhiques

-Le but principal est comme je l'ai dit l'**éducation** des nonnes : une éducation qui se veut être non sectaire, mais en réalité c'est le curriculum de l'école Gelugpa qui prévaut, avec sa spécialité des études de la « dialectique bouddhique » ou « débats » (*tsényi* ; *mtshan nyid*) — terme problématique, certains chercheurs préfèrent parler d'« étude scolastique » (Dreyfus) ou encore « formation de l'esprit philosophique (Arguillère).

-Un **cursus** complet de ce type d'études dure environ 20 ans aujourd'hui, contre 25 à 30 ans autrefois – il s'agit probablement des plus longues études bouddhiques que l'on trouve dans les différents bouddhismes pratiqués en Asie. De fait, ce cursus ne s'adressait dans le passé qu'à une minorité de moines, car très difficile à financer (ou justement vie misérable). Une fois accompli, il mène au titre et diplôme de *géshe* (*dge bshes*), « docteur en philosophie bouddhique traditionnelle » ou « théologie » si l'on veut.

-**Traditionnellement**, c'est-à-dire avant 1959, date à laquelle le Dalai-lama a fui le Tibet, ce cursus complet n'était proposé que dans six grands monastères d'hommes : les universités monastiques de Ganden, Drépung, Sera près de Lhasa ; Tashi Lhunpo au Tibet central ; et Kumbum et Labrang en Amdo. Mais d'autres moines pouvaient les rejoindre et certains étaient même envoyés de loin à cet effet. Aujourd'hui, il semblerait que ce cursus ne soit plus proposé tel qu'il l'était au Tibet même. Mais en exil, il s'est développé aussi dans d'autres monastères et même les écoles bouddhiques qui étaient autrefois plus portées sur la pratique de la méditation ont intégré des études de la dialectique ; sans oublier l'introduction de ce type d'éducation traditionnelle tibétaine dans nombre d'écoles pour les enfants tibétains. L'éducation monastique a donc connu une institutionnalisation très forte en exil, notamment grâce au Dalai-lama qui pousse ses compatriotes à approfondir leurs connaissances du bouddhisme par l'étude, au lieu de simplement réciter les prières ou effectuer des rituels – même la méditation a perdu quelque part son intérêt.

-Mais revenons à Dolma Ling : beaucoup de nonnes n'étant pas lettrées à leur arrivée, l'institut s'est fixé pour but de leur fournir non seulement une éducation monastique traditionnelle, mais aussi une éducation séculière ; le curriculum se divise donc en 2 parties : 1) matières séculières comme le tibétain, les sciences sociales, les mathématiques et, depuis récemment les sciences dures (dans le cadre du programme d'échange « Mind and Life », initié par le DL et l'université d'Arbory aux E-U), puis 2) l'éducation à proprement monastique.

-La plupart des cours ont lieu dans des salles de classe, un peu comme dans une école ; sauf la pratique du débat qui se fait en plein air, dans la cour, j'y reviendrai. Au bout d'environ 10 ans, les nonnes reçoivent un premier diplôme qui est à peu près l'équivalent d'un BA (Licence) qui leur permet de poursuivre des études dans d'autres institutions pour devenir p.ex. professeur de tibétain, d'anglais ou de sciences sociales. C'est notamment en langue tibétaine que beaucoup de nonnes excellent.

-Le **cœur** de l'enseignement religieux est le curriculum de l'école bouddhique Gelugpa qui mène au diplôme et au titre de *géshe* ou « docteur en philosophie bouddhique traditionnelle ». Il consiste en deux étapes : 1) l'étude de textes bouddhiques (rassemblés dans un manuel ou charte écrite, *yigcha*—proche des manuels scolastiques médiévaux européens) et 2) en la pratique de débats ou *tsényi* en tibétain ; ces deux pratiques intellectuelles étant complémentaires.

-Dans la pratique, l'apprentissage religieux se présente comme ceci : le matin, les nonnes ont des cours en classe lors desquels elles lisent un texte donné avec le professeur qui leur explique le sens de ce dernier à l'oral (les textes religieux sont écrits dans un langage difficile

à comprendre même pour des lettrés quand ceux-ci n'ont pas été initiés). Le but étant de former les étudiants religieux à la logique bouddhique et au raisonnement analytique en leur montrant des exemples précis. Ce même texte sera ensuite mémorisé par les étudiantes, puis approfondi à nouveau en cours. (extrait film) – discussion sur la définition de la « roue du temps » (*khoro*)

-Puis, l'après-midi, ont lieu les débats à proprement parler (ou séances de dialectique). Ils portent sur les sujets abordés dans les textes et les questions déjà traitées en cours. Pour les débats, les étudiantes forment des groupes de deux ou trois personnes, voir de dix ou plus pour les débutants. Ils distribuent ensuite les rôles : le ou les **défenseurs assis**, face à un ou plusieurs **questionneur(s) debout**. C'est au défenseur (assis) de lancer le débat en exposant une thèse qui, par définition, doit être juste. Son rôle est de la défendre coûte que coûte. S'ensuit alors une phase préparatoire, lors de laquelle les deux parties déterminent le point de départ et les termes du débat. Un accord établi, la partie principale du débat peut commencer. C'est maintenant au questionneur ou attaquant de trouver un moyen de réfuter la thèse de son adversaire. Pour cela, il procède par questionnements, formulant ses interrogations de façon à obliger le défenseur à se contredire. Celui-ci, de son côté, doit essayer de contrecarrer toute tentative d'attaque en choisissant la réponse qu'il peut défendre et qui ne contrarie pas sa thèse de base.

-Tout débat est aussi accompagné de gestes qui lui confèrent une dimension théâtrale. C'est au questionneur (debout) que revient le rôle principal : après chaque énoncé, il claque dans ses mains et tape simultanément avec le pied gauche par terre. Par ses mouvements corporels et le haussement de sa voix, il mobilise non seulement ses propres capacités intellectuelles, mais tente également de déstabiliser son adversaire. Pour donner un exemple, voici un extrait de film tourné lors d'un entraînement parmi les nonnes de Dolma Ling en Inde, où j'ai travaillé : **extrait film**\*\* (annexe) (**demie heure ???**)

-La pratique de débats constitue l'essentiel de ce genre de cursus d'études bouddhiques. A Dolma Ling, les nonnes débattent 1h30 par jour, voire un peu plus pour les plus motivées, ce qui représente moins qu'au monastère d'hommes de Sera p.ex. où on débat jusqu'à 4h par jour. Il y a aussi des périodes où on débat de façon plus intense à Dolma Ling : une fois par mois, une compétition de débats a lieu, compétition à laquelle les étudiantes se préparent pendant une semaine entière tout au long de la journée ; il n'y aura alors pas d'autres cours. A cela s'ajoute une compétition entre différents couvents une fois par an. Ce genre d'événement n'avait pas lieu pour les nonnes dans le passé, il a été introduit en 1995 en exil. Depuis lors, chaque année, des nonnes choisies parmi une dizaine de couvents situés en Inde et au Népal y participent.

-Enfin, c'est par leurs capacités aux débats que l'on juge les résultats des étudiants : tous ceux d'un même monastère connaissent les meilleurs débatteurs parmi eux (qui, par ailleurs, ne se comptent souvent que sur une poignée de main).

### L'émancipation féminine

Mais revenons au propos initial : l'émancipation féminine. Ce cursus a été introduit dans les couvents pour permettre aux nonnes d'accéder à la même érudition que les moines. Pour cela, il faut qu'elles passent aussi le même diplôme qui les mène au titre de *géshe* ou « docteur en philosophie bouddhique traditionnelle ». Cependant pendant longtemps, il n'était pas clair comment le faire, le souci étant l'une des parties d'étude : le *Vinaya* ou la discipline monastique **diapo** (la partie présentée ici **en gras**). Celle-ci nécessite théoriquement que le moine ou ici la nonne, ait pris tous ses vœux, c'est-à-dire qu'il ou elle soit ordonné(e) pleinement (et pas qu'à moitié comme j'ai indiqué au début). Or cette ordination semblait être impossible à rétablir si on prend le *Vinaya* (cette même discipline) à la lettre : selon le *Vinaya*, elle nécessite de nonnes déjà pleinement ordonnées pour la réaliser or il n'en existe pas dans

la tradition tibétaine. Plusieurs discussions et débats ont eu lieu à ce sujet, puisqu'il y a des nonnes pleinement ordonnées dans la tradition chinoise, mais aussi dans la coréenne et la vietnamienne. Mais sans succès pendant longtemps, car pour les Tibétains, on ne peut pas « mélanger » des traditions (à voir). Bref, en attendant, les nonnes ne peuvent étudier le *Vinaya* en son entier, puisque l'ordination fonctionne ici comme une initiation préalable et strictement nécessaire avant d'aborder le texte qui expose la discipline monastique.

-En **2011**, alors que nombreuses étaient les nonnes qui ont abandonné leurs études pour faire autre chose (méditer, enseigner dans les écoles, défroquer), une nouvelle inattendue est tombée : la première nonne de la tradition tibétaine est honorée du diplôme et du titre de *géshé* ou *gëshéma* pour le terme féminisé. Mais il s'agit d'une **Allemande** et elle a fait ses études dans un institut bouddhique moderne qui n'accueille généralement que des moines. Cette nouvelle est un déclenchement, non seulement pour l'assos des nonnes tibétaines (qui veut pousser cette question depuis quelque temps), mais aussi pour la population tibétaine, étonnée, mais pas forcément contre l'idée qu'une femme soit couronnée de ce titre.

-L'assos va donc faire sa campagne, auprès du Département pour la religion et la culture (instance officielle qui gère les monastères mais pas forcément leurs programmes d'études), puis auprès des grands maîtres. Mais avec peu de succès auprès de ces derniers : la majorité des grands maîtres est réfractaire et prétend ne pas être au courant que des nonnes se sont engagées dans ce genre d'études ! Finalement, c'est le chef de l'école Gelugpa, le Gandentripa, qui concède de vérifier en détail. En effet, à ce moment, les nonnes ont effectué des études bien plus longues que les moines (**diapo**).

-Après que le Dalai-lama a donné également son avis (lors d'un enseignement public pendant lequel il fait des louanges aux nonnes), une **résolution** est adoptée lors d'une réunion organisée par le Département de la religion et de la culture pour dénouer le dilemme des nonnes tibétaines et ceci malgré **l'absence** des grands maîtres des principales universités monastiques situées dans le sud de l'Inde. Sous forme de règlement (**diapo**), celle-ci stipule le nombre d'années d'études minimal (17 ans) à effectuer, ainsi que la période de révision (4 ans) avec examen annuel. La partie du *Vinaya* ou discipline monastique est remplacée par l'étude d'autres textes bouddhiques en relation avec la discipline et ne nécessitant pas forcément l'ordination plénière (textes et commentaires traduits du sanskrit notamment). Un certificat de fin d'études est également élaboré (**diapo**).

-C'est un succès inattendu et beaucoup de nonnes qui avaient auparavant « disparu » sont revenues aussitôt pour se prêter au jeu. En 2013, a lieu la première ronde d'examen, avec la participation de 27 nonnes de 5 couvents différents. L'année dernière, 2016 donc, les premières nonnes ont passé leur examen final ; elles étaient 20 au total (certaines ont raté des examens intermédiaires ou abandonné) dont 6 nonnes de Dolma Ling.

-Cet examen s'est déroulé du 1<sup>er</sup> au 12 mai 2016. Il a consisté de séances de débat qui ont formé la partie principale ; d'examens écrits (en philosophie bouddhique, mais aussi en tibétain et sur les sciences dures) et d'un mémoire qui doit traiter d'un des sujets abordés dans les Cinq grands traités, le principal corpus de textes bouddhiques étudiés par les étudiants monastiques tibétains — ce mémoire doit faire env. 50 pages. Pour rendre ces examens crédibles aux yeux de la population tibétaine et en particulier auprès du clergé, l'organisation des examens a été confiée au Département de la religion et de la culture (instance gouvernementale ministère). Les sujets ont été élaborés par des *gêshes* issus d'une des grandes universités monastiques situées dans le sud de l'Inde et les examinateurs ont été également invités de ses grandes universités monastiques. Ces derniers, volontaires, étaient cependant tous des jeunes diplômés eux-mêmes (probablement des aînés ont refusé). En outre, plusieurs d'entre eux sont originaires de la même région qu'une partie des nonnes tibétaines examinées. Voyons à présent un petit extrait du déroulement de ces examens (**film examen gëshema**).

-Pour ce qui est du portrait sociologique de ces nonnes qui ont passé l'examen final : pas toutes les nonnes ne sont originaires du Tibet même (**diapo**) (mais seulement 11) ; six d'entre elles viennent de régions indiennes tibétophones où l'on pratique traditionnellement le bouddhisme tibétain (Spiti=1, Ladakh=1, Zaskar=2 et le Haut-Kinnaur=2), deux du Népal (Mustang, également tibétophone) et une du Bhoutan. Toutes sont originaires de familles fermières ou nomades qui vivent dans l'arrière-pays où l'accès à une éducation est encore aujourd'hui inexistant ou le système éducatif très rudimentaire. Toutes les nonnes aussi ont un parcours de vie entravé d'obstacles : inexistence de couvents dans leurs régions natales, ce qui les a poussé à se déplacer parfois loin ; interdiction de séjourner dans un couvent (pour ce qui est de quelques Tibétaines, puisque les quotas d'admission au Tibet contemporain sont très restrictifs) ; et manque de soutien économique (toutes ont passé un temps important dans la construction de leurs couvents respectifs et toutes ont dû remplir des charges administratives lourdes dont sont dispensés les moines en général). La plupart d'entre elles ont par conséquent commencé leurs études à un âge tardif et avec des interruptions temporaires fréquentes, ce qui explique que ce premier groupe de nonnes diplômées a un âge moyen d'environ 43 ans (la plus jeune est âgée de 36 et l'aînée de 50 ans).

-Les résultats des examens ont été annoncés en juillet 2016. Les 20 nonnes ont toutes réussi et trois d'entre elles avec distinction. Les diplômes ont été remis en décembre dernier, lors d'une cérémonie officielle qui s'est déroulée au monastère de Drépung, l'une des trois grandes universités monastiques pour hommes située dans le sud de l'Inde. Étaient présents, à côté du Dalaï-lama, un grand nombre de dignitaires religieux, des moines et des nonnes des différents monastères qui se trouvent sur place, ainsi que des représentants du gouvernement tibétain en exil.

-Il est encore un peu tôt pour parler de la réception de ces nonnes par la société. Mais quelques remarques peuvent déjà être faites. Aussitôt que la bonne nouvelle est tombée, plusieurs familles des nonnes, notamment celles originaires d'Inde, se sont mises en route pour fêter l'événement ; pour dire la fierté avec laquelle les familles ont reçu cette nouvelle. J'ai constaté aussi que ces *gëshema* ont acquis un nouveau statut parmi leurs consœurs : auparavant considérées simplement comme des aînées, elles reçoivent aujourd'hui beaucoup de respect dans leurs couvents respectifs. Les jeunes nonnes les traitent avec la même révérence que des maîtres-hommes, c'est-à-dire les servent et s'inclinent devant elles (façon tibétaine de montrer sa révérence).

Elles sont aussi très convoitées en tant qu'enseignantes par d'autres couvents et par les écoles tibétaines, où certaines ont commencé à enseigner ; à savoir que durant ces dernières années, la plupart des écoles tibétaines ont introduit la dialectique au sein de leur curriculum. Ceci dit, pour l'instant, le mot d'ordre est que ces *gëshema* doivent d'abord servir à leurs couvents d'origine qui, eux aussi, sont dans le besoin.

Le plus important, cependant, est qu'elles sont devenues des exemples à suivre pour les jeunes nonnes. Et les *gëshema* prennent ce rôle au sérieux, en s'adressant p.ex. à la communauté des jeunes nonnes afin de les encourager dans leurs études. C'est important aussi pour elles, puisque comme certaines m'ont fait remarquer : elles-mêmes n'avaient pas d'exemples ou modèles à suivre quand elles se sont lancées dans ce genre d'études.

#### Pour conclure :

-l'obtention de ce diplôme ouvre des nouvelles portes aux nonnes : en premier lieu, elles pourront devenir enseignantes pour les jeunes nonnes (qui ne dépendront donc plus des enseignants moines) — certaines de ces nouvelles *gëshema* le sont d'ailleurs déjà ! ;

-puis, elles pourront occuper des postes dans l'administration religieuse, donc au-delà de leur propre monastère (ces postes leur étaient jusqu'ici fermés sous prétexte de ne pas être suffisamment éduquées) ;

-ensuite, elles pourront diriger leurs propres monastères, ce qui est encore très rare à l'heure actuelle !

Enfin, comme nous avons vu, ces nouvelles nonnes éduquées constituent des modèles à suivre pour les générations suivantes.

Pour ce qui est de l'émancipation : c'est bien par leur faire que ces nonnes *gëshéma* ont montré leur capacité de s'engager dans le même type d'études supérieures que leurs homologues masculins. En agissant de la sorte, elles rencontrent un succès franc auprès de la population, du moins pour ce que j'ai pu comprendre dans la région du Spiti où la nouvelle de la première *gëshema* locale a vite circulée.

Pour finir, non pas toutes les discriminations ont été résolues : en effet, pour l'instant, les nonnes ne peuvent obtenir que le degré de « petit » *gëshé* ou docteur ; le plus haut degré, celui de *gëshé lharampa*, leur reste encore fermé. Il faudra donc encore attendre pour savoir si le clergé accepte de former ces femmes, puisque deux années supplémentaires sont nécessaire pour étudier les tantras et ces études là s'effectuent généralement dans deux institutions spécifiques, réservées également aux moines.

## Annexe :

### Prenons un exemple de débat :

La définition de l'impermanence — concept clé dans le bouddhisme — qui est spécifiée ici comme « ce qui est momentané ». **diapo** Une première question typique pourrait alors être « est-ce que cela réfère à un moment court ou à un moment qui est plus long ? ». La réponse pourrait être la suivante : « le moment dit momentané est court ». Cela constitue donc la « thèse-racine » (*rtsa ba'i dam bca'*) du défenseur (assis), thèse qu'il s'agit maintenant de contredire. Dans ce but, le questionneur va exposer des « conséquences-racines » (*rtsa ba'i thal 'gyur*) dérivées de la thèse comme, par exemple : « Il s'en suit que les choses ne durent qu'un moment court, puisqu'elles sont momentanées. » La stratégie du questionneur consiste à faire apparaître une impossibilité dans cette position. Pour cela, il peut procéder en citant des conséquences non voulues telles que, par exemple : « Il s'ensuit que la montagne aussi ne dure qu'un moment court, puisqu'elle est momentanée. » Le défenseur a le choix entre trois réponses :

1. J'accepte [la conséquence] (*'dod*).
2. La raison n'est pas établie (*rtags ma grub*).
3. Il n'y a pas d'implication ou de relation logique (*khyab pa ma byung*).

Dans l'exemple cité, le défenseur n'a pas d'autre choix que d'accepter, la réponse numéro deux n'étant pas possible car contredisant la conception bouddhique selon laquelle toutes les choses sont impermanentes et la réponse trois entraînerait sa défaite, puisqu'elle est contradictoire à son assertion. Son adversaire continuera alors en stipulant, par exemple, le fait qu'une montagne ne peut pas durer juste un moment, car elle est là depuis des millions d'années. Il essaie ainsi de coincer le défenseur. Une autre stratégie du questionneur pourrait consister à obliger son opposant à faire des affirmations irrationnelles, parfois jusqu'au point d'atteindre l'absurdité. Pour ce faire, il peut, par exemple, demander : « N'as-tu jamais vu un objet qui dure plus qu'un moment ? N'as-tu jamais vu un objet plus vieux qu'un moment ? N'as-tu jamais vu une personne plus âgée qu'un moment ? ». Outre le fait de démontrer ainsi la fausseté de la thèse, ce genre de *reductio ad absurdum* peut être utilisé comme une tactique de déstabilisation.

# Émancipation féminine et religion

## Le cas des nonnes bouddhistes tibétaines

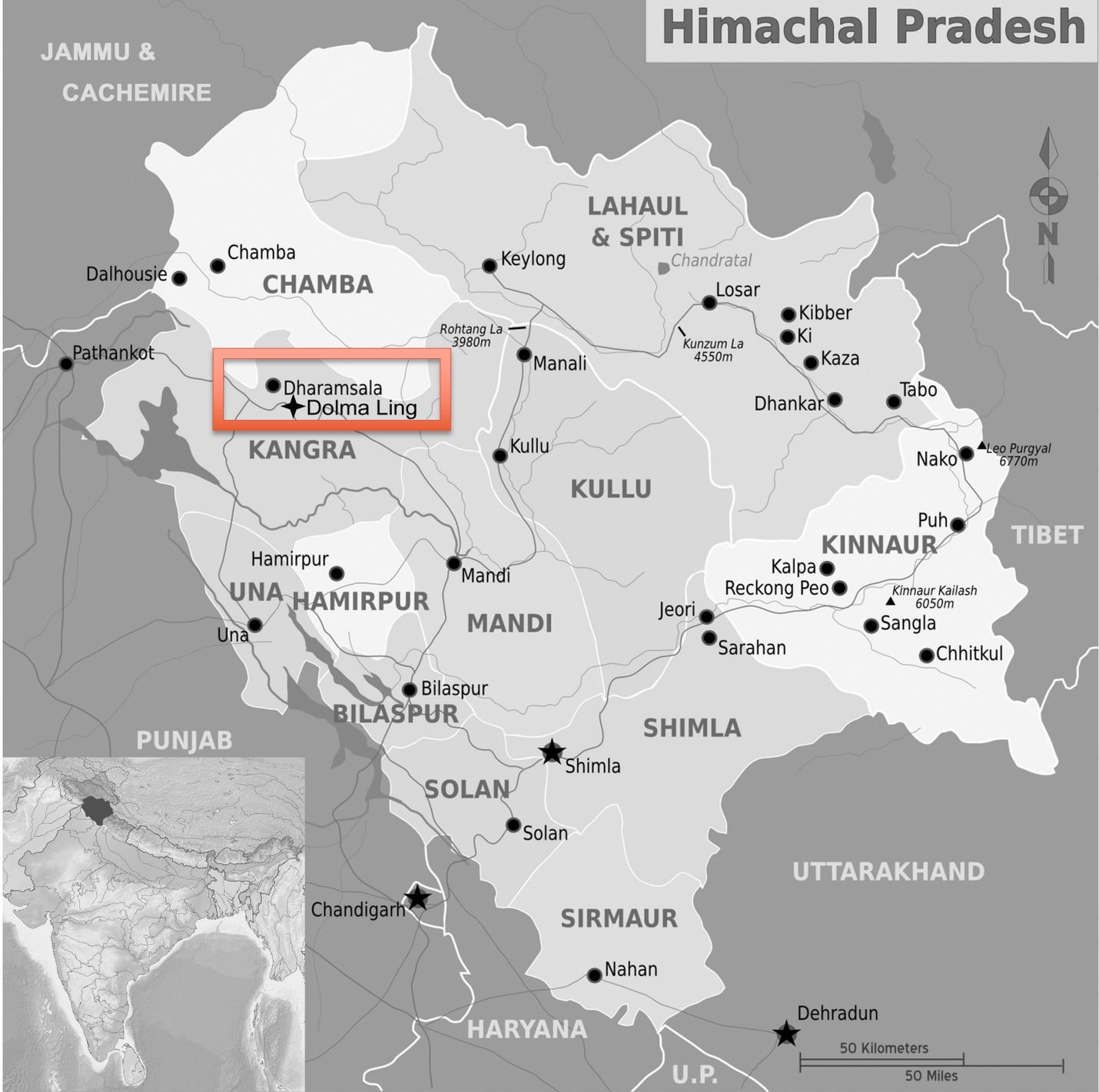
Nicola Schneider, CRCAO

GSRL : Paris, 28 mars 2017





# Himachal Pradesh





**L'institut d'études bouddhiques supérieures de Dolma  
Ling**





# Le curriculum d'études monastique à Dolma Ling

Classe	Nombre d'années
Études préliminaires	4
<i>Prajñāpāramitā</i> (« Perfection de la Sagesse »)	7
<i>Mādhyamaka</i> (« Voie du Milieu »)	3
<i>Abhidharma</i> (« Phénoménologie »)	3
<b><i>Vinaya</i> (Discipline monastique)</b>	1
<b>TOTAL</b>	<b>18</b>

# Le curriculum monastique à Dolma Ling comparé avec celui de l'université monastique de Sera

Classe	Nombre d'années à Dolma Ling	Nombre d'années à Sera
Études préliminaires	4	1 à 3
<i>Prajñāpāramitā</i> (« Perfection de la Sagesse »)	7	5
<i>Mādhyamaka</i> (« Voie du Milieu »)	3	2
<i>Abhidharma</i> (« Phénoménologie »)	3	1
<i>Vinaya</i> (Discipline monastique)	1	2
<b>TOTAL</b>	<b>18</b>	<b>11 à 13</b>

# Règlement concernant l'obtention du diplôme et titre de *geshema*

- Stipule que :
  - La durée d'études préalables doit être d'un minimum de 17 ans
  - Qu'il faut avoir eu des notes annuelles d'un minimum de 75%
  - Qu'il faut ensuite passer 4 ans de révision et d'examens annuels

# Le certificat

དབུས་བོད་མིའི་སློབ་འཁུགས་ཚོས་རིག་ལས་ཁུངས།

DEPARTMENT OF RELIGION AND CULTURE  
CENTRAL TIBETAN ADMINISTRATION

Gangchen Kyishong, Dharamsala  
Himachal Pradesh, India

Reg. No.: .....

Dated: .....

དགེ་བཤེས་མའི་ལག་འབྱེད།

(Certificate of *Geshema* Degree)

༡། འབྲུག་མ་.....པ་མིང་།.....སླེས་ཚེས།.....ཡིན་པ་འདི་ཉིད་བཅུན་དགོན་.....དུ་གཞུང་ཚན་  
བཀའ་པོད་ལྔས་མཚོན་བོད་ཀྱི་རིག་གནས་རབ་འབྱམས་ལ་ལོ་བཅུ་བདུན་རིང་སློབ་གཉེར་གནང་རྗེས་དགེ་བཤེས་མའི་རྒྱགས་སློབ་རིམ་པར་སླང་དེ་བོད་རྒྱལ་ལོ་.....ཕྱི་ལོ་  
.....ལོར་.....ཨང་རིམ་.....ཐོག་དགེ་བཤེས་མའི་རྒྱགས་སློབ་ལེགས་བསྐྱབས་ཟིན་པའི་ཚད་འཛོལ་བྱེད། This is to certify that Venerable  
.....,d/o.....,date of birth.....,has undertaken *Geshema* degree (Doctorate in  
Buddhist Philosophy) course after completing seventeen years study of five major treatises and other Tibetan learning at  
.....; and successfully completed the *Geshema* examination in the year ..... with ..... division.

ཚོས་རིག་བཀའ་ཚོན།

Kalon of Department of Religion and Culture

ཚོས་རིག་

Seal of DRC

རྒྱགས་སློབ་དོ་དམ་པ།

Controller of *Geshema* Examination

# 20 *gëshema*

- **Leurs origines géographiques :**
  - 11 du Tibet
  - 2 du Kinnaur (Inde)
  - 2 du Zanskar (Inde)
  - 1 du Ladakh (Inde)
  - 1 du Spiti (Inde)
  - 1 du Bhoutan
  - 2 du Népal

# Merci !



*Le Dalaï-lama en visite lors de la compétition annuelle de débats des nonnes  
(3 novembre 2013)*

## **Exemple définition (=sujet) traitée lors d'un débat :**

La définition de base de l'impermanence : « ce qui est momentané ».

Le défenseur a le choix entre trois réponses :

1. J'accepte [la conséquence]
2. La raison n'est pas établie
3. Il n'y a pas d'implication ou de relation logique